

Une rage folle

LE MONDE DES LIVRES | 10.03.2016 à 09h47 • Mis à jour le 10.03.2016 à 10h23 | Par Bertrand Leclair (écrivain)

Branques, d'Alexandra Fritz, Grasset, « Le courage », 160 p., 17 €.



Service des urgences, à l'hôpital psychiatrique du Vinatier, Bron (Rhône). FLORE GIRAUD

Bigre. Voilà un fort mauvais *titre*, se dit-on d'abord, pour un premier roman qui semble mal ficelé, l'auteure se dispensant de narrateur pour *enfiler* des chapitres où alternent les voix de personnages qui n'ont en partage que la salle commune de l'hôpital psychiatrique où ils errent, gonflés à l'hélium des psychotropes. Bibliothécaire, née à Bordeaux en 1979, Alexandra Fritz ne s'est pas davantage embarrassée de modestie, l'envoyant *valser* dès la citation placée en exergue: Michel Foucault y revient d'entre les morts *attendre* d'un livre qu'il « *ne se donne pas lui-même le statut de texte auquel la pédagogie ou la critique sauront bien le réduire* », et soit « *à la fois bataille et arme, stratégie et choc, lutte et trophée ou blessure* ».

Mais pourquoi diable *prétendre ajouter sa pierre à la bibliothèque* si ce n'est avec l'ambition démesurée de la *bousculer* pour la *rappeler* à l'ordre du vivant, et *citer* les phrases d'Omar Khayyâm, de Nietzsche ou de Pessoa comme les talismans qu'elles savent *être*, encore, lorsqu'on compte « *sur l'art pour ne pas mourir de la vérité* » ? Et comment prétendre *faire une histoire* bien ficelée façon point de croix quand il s'agit de *laisser* parler des existences décousues sinon déchiquetées, précisément ?

Les personnages de *Branques* ont tous déraillé, Jeanne la première. Son journal occupe la majeure partie du livre, dont le titre semble *avoir été changé in extremis*: sur le communiqué de presse qui accompagnait le jeu d'épreuves destiné aux journalistes, il s'intitule encore *Chambre 203*. C'est en effet celle où l'infirmier a conduit Jeanne, internée pour la deuxième fois après une nouvelle tentative de suicide à la mort-aux-rats : « *J'ai grincé Jamais 203, c'est un signe. Il m'a souri, il m'a répondu qu'il n'avait jamais vu les choses sous cet angle. (...) C'est un classique. Les jeux de mots s'emboîtent, et moi, je les dis tout haut car je suis encore plus cartonnée qu'eux.* »

Jeanne n'est certes pas la plus atteinte, elle sortira avant So-Called Isis ou Tête d'ail. La première, qui a donc décidé de ne plus s'appeler « *Mélanie comme tout le monde* », essaie de *rattraper* ses propres phrases devant le médecin, « *tentant de paraître guérie sans parvenir à maîtriser sa parole ni l'errance et le feu de son regard* », l'autorisation de *sortir* pour *retrouver* sa fille attendra. Le second

n'aime rien tant qu'«*ensuquer les gens*», comme dit sa mère, c'est-à-dire «*faire le chien. Je suis, du verbe suivre, je suis du verbe être*» – tant il est vrai que « *les chiens ne se posent pas de questions sur l'existence ou sur rien, ils fourrent leur truffe et leur trique là où ils veulent et je les envie*».

Errance glauque

Jeanne ne raconte rien, elle ne veut surtout pas faire d'histoires (l'histoire des uns et des autres se déploie toute seule, de toute façon, le lecteur y pourvoit); la médiation de son carnet est une façon de se relever en s'arrachant à «*cette déambulation grisâtre aux effluves de tabac*». Elle capte, enregistre, restitue ce sentiment d'errance glauque aux côtés d'autres spectres qui se frappent le front, font des crises d'angoisse, hurlent jour et nuit qu'ils ne peuvent plus, ne peuvent pas, ne pourront jamais, ou de celle-là qui «*ne maîtrise plus la parole, son gargouillis annonce un changement de vitesse imminent, on jurerait qu'elle s'apprête à passer la quatrième*». Jeanne n'écrit pas, elle note pour marquer la page au sens physique du mot, la ranimer de phrases cinglantes.

ECRIRE EST SUR-
VIVRE : **VIVRE UN**
TOUT PETIT PEU
AU-DESSUS DE LA
MORT QUI PASSE
SOUS LES
PHRASES,
CHERCHER UNE
BOUFFÉE D'AIR,
S'EXTRAIRE D'UN
ÉLAN DE RAGE

Ecrire est sur-vivre, dans ses propres mots au moins: vivre un tout petit peu au-dessus de la mort qui passe sous les phrases, chercher une bouffée d'air, s'extraire d'un élan de rage.

A sa manière décousue et désaccordée, *Branques* répond avec une force indéniable à l'injonction première de la littérature : «*Chante la colère*», lit-on à la première ligne de l'*Iliade*. Mais c'est plutôt de rage qu'il s'agit ici, quand la colère ne peut jaillir qu'à s'adresser à quelqu'un, serait-ce Dieu, alors que la rage nous saisit seul au monde, à se taper la tête contre les murs du langage, sans plus aucune adresse, alors qu'on ne peut pas vivre comme ça, qu'il est littéralement vital de rendre la vie aux mots, et les mots à la vie.

A tous les contempteurs de la littérature qui nous annoncent le triomphe de l'e-décévelage, voilà un premier roman en forme de cinglant démenti: non, évidemment que notre époque pas plus qu'aucune autre n'en a fini avec la littérature, sa nécessité, qui ne disparaîtra que le jour, peut-être, où la vie sera capable de se suffire à elle-même, ainsi que disait Fernando Pessoa.

Extrait de «*Branques* »

«*Comme on trace des croix sur les murs ou un cadran solaire sur le roc, je me fabrique un agenda dès le premier jour, constatant au moment de noter mes rendez-vous, psychiatre, psychologue, prise de sang, examen, visite, seule, que je n'aurai sinon aucune prise sur quoi que ce soit et larguée au dernier degré ne pourrai jamais remonter la pente de mon identité.*

L'exemplaire est en papier, feuilles A4 coupées, pliées, striées de cases tracées à la règle que j'emprunte au bureau infirmier (...). Malgré ces efforts, je me rendrai vite compte, lorsqu'une autre patiente sera intéressée pour imiter ma démarche, que quelque chose cloche depuis le début dans ma nomination des jours et que, si la date est bonne, ce n'est pas un mardi et que tout est décalé. »

Branques, page 32



Folie, j'écris ton nom

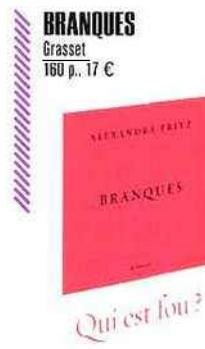
Alexandra Fritz signe un premier roman halluciné, *Branques*, où l'écriture comme rempart contre la folie.

PAR JEANNE FERNEY

De l'importance de la première phrase. « *En définitive quelque chose merde et je ne suis pas complètement morte.* » Style désinvolte et humour noir : l'auteur annonce d'emblée la couleur. Son personnage, Jeanne, a avalé de la mort aux rats. Pas un appel au secours, une vraie décision d'en finir. Mourir à vingt-sept ans, comme Janis Joplin, Kurt Cobain ou Amy Winehouse, ces chanteurs qu'elle connaît par cœur et dont le désespoir l'apaise, cela aurait eu du panache. « *C'était un suicide, je me suis suicidée. Le hasard a fait que, l'horloge de ce dimanche, question d'emploi du temps, ils étaient partis, ils sont revenus, cela s'est joué à une heure près, je ne crois pas que ce soit là l'immature fantaisie dont les gens qualifient les tentatives ou pire encore ces TS dépourvues de sens, ces initiales d'un acte si long à fomenter, vingt-sept ans s'il vous plaît, tout cela pour en arriver là, même pas foutue de se tuer tranquille.* »

La voici donc entre les quatre murs verdâtres d'un hôpital psychiatrique. Sauvée contre son gré, devenue obèse à cause des traitements. Seule face à elle-même et à son chaos intérieur dans cette chambre 203 qui pourrait être son tombeau mais dont elle fera le lieu, sinon d'une renaissance, d'une thérapie par l'écriture. Car Jeanne s'est trouvé un allié, un journal qu'elle s'astreint à tenir malgré les hallucinations, tâchant de domestiquer le flux de ses pensées pour comprendre ce qui a mal tourné, cherchant en elle et alentour un semblant de grâce et de beauté auquel se raccrocher. Elle y décrit son quotidien de « folle parmi les fous », de « branque parmi les branques ». La « vie psychiatrique », sa réalité en sourdine et sa monotonie : les repas, les ateliers, les examens, les rendez-vous avec les médecins—une prestation d'acteur où l'on se montre sous son meilleur jour pour obtenir une visite ou n'importe quoi d'autre s'apparentant à une récompense. Et la confrontation avec les autres, ces patients qu'on observe pour se situer sur l'échelle de la folie.

Derrière les sarcasmes et l'ironie de *Branques*, sous la crudité des descriptions pointe la désespérance de ces «aliénés» que la société enferme et condamne à errer dans les marges, qui dérangent et pourtant rassurent, leur étrangeté étant peut-être la seule preuve de notre normalité.



Publié le 17/04/2016 à 07:26

Alexandra Fritz ausculte les fissures

Culture - Histoire

Alexandra Fritz ausculte les fissures

La Gersoise Alexandra Fritz vient de publier «Branques» chez Grasset, un premier roman remarqué où elle se met dans la peau de gens «fissurés par la vie».

Elle a appris à lire toute seule, avant d'avoir l'âge d'aller à l'école. Sa passion des mots est telle qu'elle a toujours su qu'elle serait un jour écrivain ? A 37 ans, Alexandra Fritz publie «Branques», son premier roman aux Éditions Grasset. Une plongée violente rugueuse et intime dans l'univers de ceux qui passent de l'autre côté du mur, dans l'univers psychiatrique. Un roman tout en finesse, qui n'enjolive ni ne dramatise. Un peu comme si on était en prise directe avec ce monde méconnu.

Avant d'en arriver là, le parcours n'est cependant pas un conte de fées. peut-être sera-t-il un sujet de roman pour plus tard. Grande lectrice, issue d'une famille modeste qui place la culture et la connaissance comme socle fondamental de la réussite sociale, elle dévore les œuvres, pousse les portes d'univers littéraires qui se répondent et s'échangent. Puis se met, finalement d'une manière, fort logique à écrire. «Écrire, c'est une chose, montrer ce qu'on a écrit, passer le cap de faire lire, c'est encore autre chose» explique Alexandra. Qui dévoilera ses textes d'adolescente, puis ceux écrits un peu plus tard.

En attendant le grand jour... qui justement se fait attendre.

Maîtrise de philo

Pas question de baisser les bras, de cesser de croire en son rêve. Elle passe une maîtrise de philo à 20 ans, travaille ensuite dans des librairies à Biarritz. Elle y est heureuse comme un poisson dans un bocal d'eau pure mais cherche toujours, en secret, l'histoire, la bonne entrée en matière. Direction Dreux, ville à fort teneur en front national, en se disant que le combat commence par la culture. Détour par Paris où elle intègre une troupe de théâtre qui va jouer dans des hôpitaux psychiatriques. Ses carnets qui sont comme autant de reliques, des talismans qu'elle garde bien rangés au fond d'un carton. Ces carnets, elle les met en forme et les envoie régulièrement aux éditeurs. Ils reviennent tous sans exception à Gimont où elle réside désormais. Les refus s'accumulent. «J'écris tout le temps, mais ça ne passe pas (sous -entendu ça ne passe pas un comité

de lecture). Jusqu'au jour où Charles Dantzig, directeur de collection chez Grasset et écrivain, lui donne une piste : sortir de ses monologues pour donner vie à ses personnages. Elle tient son histoire, Charles Dantzig lui montre le chemin du concret, la voie qui mène à cet indicible point de jonction entre l'imagination de l'auteur et l'ancrage sur des petits bouts de réels.

Sébastien Dubos

CULTURE - HISTOIRE

À DIRE VRAI

Par Laurent Nunez



hannah assouline

N'ATTENDEZ PAS BOJANGLES

S'il y a un livre dont tout le monde parle, c'est bien *En attendant Bojangles*, publié par la jeune maison bordelaise Finitude. Le premier roman d'Olivier Bourdeaut, 35 ans, s'arrache dans les librairies, frôlant les 100 000 exemplaires. Il s'en vendra assurément deux fois plus, puisqu'une certaine critique a perdu la tête devant ce roman d'une famille qui la perd également. Grand Prix RTL-Lire. Roman des étudiants France Culture-Télérama. Prix France Télévisions. N'en jetez plus ! On se gratte le crâne pour comprendre un tel engouement, qui doit avoir partie liée avec ce que René Girard appelait le désir mimétique, et qu'on pourrait résumer ainsi : j'ai envie de lire ce que les autres ont lu. Le livre m'était tombé des mains à sa parution, en janvier ; mais, puisque le désir mimétique fonctionne, j'avoue que j'ai repris ma lecture cette semaine. Je m'y suis ennuié profondément.

Olivier Bourdeaut a pourtant écrit une belle histoire, romantique et déjantée, et branchée, et fun. (Ajoutez les adjectifs à la mode que vous voulez.) Un fils regarde ses parents qui s'aiment d'amour fou, et qui ne veulent vivre qu'en déliant, loin de nos tristes vies conformistes. Hélas, à trop s'approcher de la folie, on sombre dans la démente, et le récit voit bientôt la mère déménager pour un hôpital psychiatrique...

**CLICHÉS À TOUS
LES ÉTAGES !
PONCIFS DANS
TOUTES LES PIÈCES !**

Le très vieillot : « *Je m'étais fait gentiment gourmander et copieusement moquer* », et le très fautif : « *Elle volait autour de lui comme une girouette* ». Quelle maison ! Clichés à tous les étages ! Poncifs dans toutes les pièces ! Franchement, à quoi bon vanter l'anormalité, si c'est pour rester désespérément dans les normes ? A quoi bon jeter devant nos yeux les signes – mais rien que les signes – de l'exubérance et de la singularité, si c'est pour redire, comme mille autres auparavant, que l'amour, c'est très bien et, que la mort, c'est très triste ? (On apprend également dans ce livre que les huissiers sont des gens méchants, les politiciens des menteurs, les pompiers des êtres formidables, et les policiers des fonctionnaires incomptables.)

Si le dérèglement de la vie intérieure, allié au dérèglement de l'écriture, intéresse le lecteur, il devrait plutôt lire deux romans qui viennent de paraître : *Branques* (Grasset), d'Alexandra Fritz, ou *Camisole* (Payot & Rivages), de Salomon de Izarra. Mais que personne n'attende Bojangles, ni ses pas effrénés. Car Bojangles ne viendra pas. ■

E

PAR



Alexandra Fritz

SEMER DES FLEURS

« Je serai écrivaine ! » affirmait dès l'âge de 6 ans Alexandra Fritz, Gimontoise d'adoption. Mission accomplie avec le roman « Branques » où éclate une voix à nulle autre pareille. Écoutons-la...

Vous êtes depuis deux ans responsable de la bibliothèque d'Aubiet mais bien des choses se sont passées auparavant... J'ai tout d'abord été animatrice auprès d'enfants, ce qui me permettait de prolonger ma propre enfance. Puis j'ai effectué des études de philosophie sans avoir envie de devenir professeur. Mon seul objectif étant d'être écrivaine, je suis devenue libraire, un bon compromis pour gagner quelques sous et arrêter les études. J'ai exercé à Biarritz mais c'était trop facile. Je me suis engagée dans une autre aventure en rejoignant un espace culturel de la banlieue de Dreux. Il s'agissait de la première ville où, en 1983, le Front National avait remporté les élections municipales avec le RPR. Ça m'inquiétait beaucoup. J'y suis allée en tant que « missionnaire des lettres » mais les commerces avaient bien du mal à tenir, là-bas.

Vous avez enchaîné par une expérience dans le théâtre. Oui, après une période de chômage à Paris. Frédéric Ferrer, fondateur et metteur en scène de *Vertical Détour*, m'a proposé de devenir assistante de sa compagnie. J'ai découvert grâce à lui le théâtre ultra contemporain.

Où se déroulaient les spectacles ? À l'hôpital psychiatrique de Ville-Évrard qui, dans un cadre de partenariat, prêtait des locaux à la compagnie. Cet établissement a tissé une longue histoire entre l'art et la psychiatrie. Quand on entre, sur la gauche, on découvre le pavillon des femmes où Camille Claudel a été internée et, sur la droite, les bâtiments des hommes où a séjourné Antonin Artaud. Lorsque j'ai pénétré dans le pavillon Tramontane, celui qu'il occupait, j'ai ressenti des frissons...

Vous vous livriez à un travail d'écriture pour cette compagnie ? Une écriture de communication, essentiellement. La rédaction des programmes, des affiches, des tracts, des dossiers de subvention... Pour le reste, on travaillait beaucoup sur l'écriture « en chemin ». Au lieu d'écrire un texte pour le coller sur des comédiens, on faisait l'inverse. On prenait les comédiens – ou des « non-comédiens » comme les soignants, les patients, des membres de leurs familles – et on travaillait à partir de cette matière humaine. Pour ma part, je m'occupais des enfants.





Quand on comprend parfaitement le fonctionnement des gens qui vous entourent mais qu'on est incapable d'y prendre part, c'est un peu délicat...

Un souvenir vous a-t-il particulièrement marqué ? On travaillait à partir d'un petit ouvrage qui ne me quitte jamais, *Sagesse et malices de Confucius*. À mon sens, c'était l'idéal pour des enfants qui affrontaient de gros problèmes de communication et d'être-au-monde. On y trouve notamment un petit texte plein d'ironie qui dit : « *Si ce que tu vas dire n'est pas plus beau que le silence, alors tais-toi.* » Un des enfants a parfaitement compris le sens de cette phrase. Lui qui ne parlait pas, qui ne bougeait pas de la journée, qui restait toujours les genoux et les bras pliés, les poings presque sur le front, il est devenu le pivot central de notre proposition artistique. Sans sa présence, le spectacle ne tenait pas. À la fin, après les applaudissements et les réactions des spectateurs, il ne voulait d'ailleurs plus quitter la scène.

À la suite d'autres expériences, vous voici dans le Gers. Pourquoi ce département ? J'ai vécu un moment à Toulouse mais y acheter une maison aurait été trop cher. De manière plus intime, le Gers est ma patrie de vacances. Mes arrière-grands-parents, venus de Pologne, et mes grands-parents paternels habitaient à Betplan, tout près de

Villecomtal-sur-Arros. Je me souviens du moine avec son foyer chauffant qu'on utilisait dans leur maison. Un instrument qui symbolise pour moi toute une époque. La pièce est glacée, l'eau gèle dans les brocs et, quand le moine est glissé dans le lit, on embrasse sa grand-mère et on est le plus heureux des gosses !

Mais votre vraie patrie, c'est la littérature. Vous avez appris à lire toute seule. Oui, grâce à des livres-cassettes qu'on trouvait dans les bureaux de tabac. Il y avait un mélange de contes classiques et d'histoires plus contemporaines, des chansons, des comptines... J'ai appris à lire en suivant les textes que j'entendais.

Ça n'a pas étonné vos parents ? Non, mon frère se trouvait dans le même cas. On nous a fait passer des tests et on a vu que, si nous n'étions pas à l'abri d'autres problèmes, nous n'avions pas celui du QI... Mais toute médaille a son revers. Je me suis souvent perçue comme une tête sur pattes, et même comme une tête tout court. Il y avait un manque de matière. Quand on comprend parfaitement le fonctionnement des gens qui vous entourent mais qu'on est incapable d'y prendre part, que ce soit dans les jeux ou dans l'apprentissage, c'est un peu délicat... Je me sens très concernée par ces enfants dont je vous ai parlé, ceux qui vivent enfermés dans leur monde, qui n'arrivent pas à passer la barrière du corps.

Qu'est-ce qui vous a poussée à déclarer si tôt : « Je serai écrivaine » ? Je n'ai jamais envisagé autre chose. Tout m'attirait : c'était facile, c'était intéressant, c'était beau, c'était plaisant, c'était drôle... J'adorais par exemple *Le Petit Nicolas*. Quand je suis arrivée au cours préparatoire, plus jeune que mes camarades, le maître des CM2 m'a fait lire le livre à voix haute devant ses élèves. Je suis allée dans sa classe, j'ai lu en mettant le ton. Ça les a épatés, et moi j'étais contente parce qu'on m'a payée en bonbons ! C'était ma première récompense, bien plus satisfaisante que les compliments auxquels j'étais un peu trop habituée.

Mes personnages sont-ils branques ou subissent-ils un monde où l'on veut tout identifier, justifier des systèmes et des hiérarchies ?



Comment viviez-vous en classe votre précocité ? De manière très pénible. Ce n'est pas très gratifiant d'avoir compris ou d'avoir réussi avant tout le monde. « Intello » devient vite une insulte. Je me suis sentie bien mieux des années plus tard, lorsque j'ai compris que nous étions tous différents. On parlait souvent de ma différence mais on oubliait de me dire que la personne qui courait plus vite que les autres ou qui bricolait mieux était différente, elle aussi.

Vous n'avez jamais connu la tentation de l'orgueil ? Ah si, je pense ! Mais mes diverses expériences m'ont permis de descendre de mon piédestal. Et j'ai aussi appris l'étymologie d'« idiotie » : le mot désigne le fait d'être seul. Quand on est seul à s'amuser ou à comprendre quelque chose, les autres vont vous prendre littéralement pour un idiot.

Et la tentation de l'écriture, quand y avez-vous cédé ? Très vite à travers toutes sortes de créations, des textes humoristiques pour des anniversaires, des fausses notices, des poèmes délirants... Je ne concevais pas l'écriture sous forme d'histoires complètes, et ce n'est toujours pas celle qui me vient le plus facilement. Je suis davantage portée vers

une sorte de stand-up, des gags, des jeux de mots... De là mon lien avec San Antonio que j'aime tant. L'écriture a plus de saveur que ses histoires, dont on se fiche complètement.

Calderón aussi a beaucoup compté pour vous... Il m'a offert une vraie révélation. Au lycée, on nous avait fait travailler *Le Grand Théâtre du monde*, et j'ai découvert les mécanismes retors qu'un auteur peut imaginer pour nous faire penser. Mais je n'ai pas compris assez tôt les contingences du corps pour pouvoir écrire moi-même des choses concrètes.

Si vous n'arriviez pas à écrire vraiment, à dépasser les petits textes dont vous parliez, c'est parce que vous oubliez votre corps ? Exactement. J'y suis arrivée à partir du moment où j'ai connu la grossesse, l'accouchement et la maternité. Je ne dis pas qu'il s'agit du point d'orgue de la vie d'une femme mais cela a bouleversé la mienne. Quelque chose s'est ouvert. Sans cela, je serais toujours en train d'écrire des choses évanescantes.

Votre écriture a pris corps... C'est ça. Jusque là, l'émotion était théorique. Je vivais dans ma tête.

Nous voilà donc arrivés à la publication de Branques, chronique sur deux filles et deux garçons internés dans un hôpital psychiatrique. Quelle est son histoire intime ? Il répond au départ à une énorme colère. Je venais d'essuyer un refus d'ordre professionnel que j'estimais absolument injuste. À cela s'ajoutait mon impression d'avoir beaucoup vécu par supercherie, d'avoir cru que vivre dans ma tête suffisait, d'avoir pris sur moi des blessures intimes qui étaient aussi dues aux autres, bref d'avoir vécu dans l'idiotie.

On peut écrire sous l'effet de la colère ? C'est un moteur hyper puissant. J'étais au-delà de la colère : dans la rage, à me cogner la tête contre les murs ! Pour vous donner une idée, l'une de mes références a été Antonin Artaud. Mes personnages sont moins artistes et moins célèbres mais la question est la même : est-ce qu'ils sont branques



Les arts permettent d'échapper à l'ennui qui, sans la beauté, peut tourner à l'extrême violence. Ils permettent de voir plus clair

ou est-ce qu'ils subissent un monde où l'on veut tout identifier, justifier des systèmes et des hiérarchies ? On en revient à ce dont on parlait : comprendre ce que signifie le mot « différence », c'est fondamental.

De Jeanne, la narratrice principale, à Tête d'ail, né à Lavit de Lomagne, d'où viennent vos personnages ? Je les ai conçus comme des collages, comme le fait ma fille de 4 ans avec des catalogues : les cheveux de l'un, les lunettes de l'autre... D'un point de vue littéraire, j'ai essayé de créer une langue à partir de la personnalité de chacun, ce qui me semble le plus intéressant.

Vous vous moquez de la philosophie à travers le personnage d'Isis. Or vous avez fait vous-même des études de philosophie... Mon éditeur Charles Dantzig me reprochait cette influence dans les premières versions du livre. « *On n'est pas dans l'analyse, me disait-il, on n'est pas en cours de philo, on veut de la littérature !* »

Du coup, vous vous moquez de vous-même ? C'est indispensable ! J'ai voulu également dire de manière un peu sarcastique que beaucoup de messages philosophiques peuvent passer par autre chose que des pavés imbuvables.

Des jeux sur la typographie, sur le style d'écriture, des citations d'écrivains mais aussi de rockers... Vous ne vous interdisez rien. Je m'octroie ces libertés grâce à ceux qui m'ont précédée, les Queneau, les San Antonio, les Boris Vian, les Bob Dylan, les Janis Joplin... Tout vient d'eux. S'il n'y a pas Janis Joplin dans ma vie, comment puis-je savoir qu'on peut exprimer une émotion avec autant de puissance ? S'il n'y a pas Ella Fitzgerald et Louis Armstrong en duo, comment puis-je savoir qu'on peut être aussi délicat ? S'il n'y a pas Nirvana, comment puis-je savoir qu'on peut transformer en or tout le cynisme du monde ?

On peut penser à cette phrase de votre roman : « Ah, les arts ! Ils permettent d'y voir plus clair quand on n'y voit plus rien »... Les arts permettent déjà de voir quelque chose. Quelque chose d'intéressant, de beau. Ils permettent d'échapper à un ennui qui, sans la beauté, peut tourner à l'extrême violence. Et ils permettent effectivement d'y voir plus clair.

En écho, une médecin-psychiatre songe à la fin de votre livre : « Il y a la littérature pour cela. » Une manière de dire : « Tout n'est pas perdu. »

Des mots auxquels se raccrochent les désespérés. On n'a pas encore prononcé le mot de « désespoir » mais il est sous-jacent depuis le début de notre entretien. Absolument. Je suis profondément désespérée depuis toujours.

La rançon de l'intelligence ? La rançon de toute forme d'intelligence ou de sensibilité mal accompagnée ou mal comprise par soi-même. Si la culture conduit à l'aigreur et à l'enfermement, ce n'est pas la peine. Il faut rester dans l'ouverture. C'est l'idée de cette citation de Montaigne que j'aime beaucoup : « *Si la vie n'est qu'un passage, sur ce passage au moins semons des fleurs.* » Semer des fleurs, c'est dépasser sa solitude, transmettre la beauté d'un univers personnel. Avec *Branques*¹, j'ai réussi à passer au-delà de mes quatre murs.

Ça dilue le désespoir ? Disons qu'il est descendu de quelques marches !

(1) Alexandra Fritz, *Branques*, éd. Grasset



Bienvenue

Qui suis-je ?

Vidéos

Jeux littéraires

Questionnaire du candide

Suivez-moi !



Votre nom (obligatoire)

Votre email (obligatoire)

Votre message

Alexandra Fritz répond au questionnaire du candide



Lauréate du Prix de soutien à la création littéraire décerné par la fondation Simone et Cino del Duca, Alexandra Fritz a frappé très fort avec son premier roman édité l'an dernier, « Branques ». Je suis ravi qu'elle ait si bien joué le jeu du questionnaire du candide et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, vous la retrouverez dans une longue interview du magazine « Plaisirs du Gers » qui paraît en ce début de mois de juillet.

Rechercher...

Catégories

> C'est ma fôte

> Ça presse !

> Écrivez, jeune

> Je dis ça, je di

> Questionnaire candide

> Tu as perdu ta

Facebook

Derniers tw

• Un écrivain, ça naît comment ?

Par le genre de langage utilisé.

Un écrivain, un artiste, ça naît par l'expérience du regard. Ce mâle qui observe, interprète, compose sa photo de groupe, il est admis que l'on écoute sa voix, que l'on assiste à son geste. Chacun tente d'apercevoir chez lui sa propre figure. Pour peu qu'on l'admire et l'étudie, il sera d'évidence inscrit dans les Mémoires ; plus que né, immortel.

Une écrivaine, une artiste, ça naît le jour où les dominants tolèrent que cette femelle, qui les représentent eux-mêmes, parvienne à les

ENVOYER

surprendre, à les séduire, et must absolu, à leur couper la parole. Or, ils le tolèrent rarement. Et si son travail n'accède guère au public, ni référence, ni évidence, la voilà moins que née, sabordée. N'oublions pas que dans les archives et les traditions, tenues par et pour les hommes, les femmes ont majoritairement été réduites aux fonctions de muses et d'excuses.

Avec pour grandes sœurs de génie Virginia Woolf, Marguerite Yourcenar, Sarah Kane, entre autres, la liste mondiale des écrivaines et des autrices s'allonge, s'allonge, enfin.

Tweets de
@bricedesphrase

Bricefaitdesph
retweeté



Brice Torr

@bricetorr

J'ai tenté d'écrire
"déconfinement".
correcteur m'a prc
"déconfiture"... Or
quand même.

Nous
pouvons
tout vc
montré



Bricefaidt

@bricedes

Post-mortem

Nous
pouvons
tout vc
montré

Nous mas



Bricefaidt

@bricedes

Petit poèmeu...

Nous
pouvons
tout vc
montré

Nous mas

• Un livre, ça vient de quoi ?

De la nécessité de créer. Cette nécessité me vient de la sensation précoce que vivre ne vaut pas tripette si ce n'est par l'intermédiaire de la lecture et de l'écriture. C'étaient les plaisirs les plus simples, les moins chers et les plus respectables, j'y ai cherché le sens de la vie. Dès l'enfance je veux « être écrivaine », pas juste écrire « un livre ». Cela implique que je ne veux ni traiter uniquement un sujet ni séparer les genres, roman ou poésie ou essai ou autres, mais toujours avancer dans l'écriture, pétrir les possibles à ma façon. Je me suis inventé ce destin très tôt et je commence à peine à en sentir la matière.

Intégrer Vo

• Un style, ça se trouve où ?

Dans le talent des autres. Dans l'élimination progressive des tournures exsangues dont on connaît la fin dès le début, dans le dégoût de l'esprit de sérieux appliqué à des phrases sans importance, dans le refus de la niaiserie. Je déteste cette impression qu'on a écrit à coups

Étiquettes

allitération

de tampons pré-moulés, générés en quantité industrielle, les clichés, le déjà-lu. Il faut démonter chaque pièce, jeter, trier, rire de tout. C'est une éducation, une longue habitude que de se constituer un répertoire que l'on assume en public, un cabinet de curiosités ouvert aux autres.

Dans leurs ouvrages critiques, certains auteurs, je pense notamment à Pierre Jourde et à Charles Dantzig, mon propre éditeur dans la collection le Courage chez Grasset, me transmettent plus que leur opinion ; ils m' enjoignent avec humour à oser, à ferrailler, à questionner, qui un classique a priori indéboulonnable, qui un phénomène best-seller qui mérirerait des tartes. Cela m'amuse beaucoup et m'instruit. Je trouve que c'est la base, fouailler son propre chemin, peser ses propres valeurs, trouver son plaisir, mûrir son goût. Je n'en connais pas deux semblables, c'est là notre vraie richesse.

antiphrase	æ
assonance	c
comparaison	
Esperluette	
figure de style	
francophonie	
homonymes	
latin	métapl
oxymore	pa
personnification	
pléonasme	i
synonymes	
énumération	

• **Quand on écrit, c'est pour qui ?**

Je crois que c'est une question fondamentale dont la réponse reste perpétuellement troublée. Je ne sais pas plus pour qui j'écris que je ne peux jurer à quel instant j'ai trouvé ce que j'avais à dire ; c'est une marée permanente, d'incessants pointillés. Il y a quelques figures intimes, c'est certain, l'influence de gens que j'aime et ceux qui me fatiguent. Mais j'ai pensé à tant d'individus, seuls ou groupés, vivants ou morts, et j'ai tant de fois tendu le miroir vers ma propre pomme, que je ne saurais dire « qui, quand ». Le « pourquoi, comment », en revanche, est à peu près toujours le même sous le masque de l'exigence.

- **Votre dernier ouvrage, qu'est-ce qu'il raconte ?**

« Branques » (coll. le Courage, éditions Grasset) est une histoire de fous. Quatre patients se côtoient sur une durée d'un mois dans le même hôpital psychiatrique. Chacun raconte sa version, son ressenti, sa hargne et ses tristesses, et l'histoire avance chargée d'une nécessité partagée. Il faut accepter de vivre, de vivre dans ce lieu, et de ce cauchemar tenter de trouver plus qu'une sortie ; raviver les émotions fondamentales, la vie, l'amour, la mort, le reste. Lorsque j'ai entamé ce manuscrit, le discours de la folie était le lieu idéal pour lâcher mes chiens. « Branques » est un mot qui m'est familier, un argot ancré dans le Sud-Ouest où j'ai grandi. C'est une trace de cet humour poétique que j'adore chez Rabelais, San-Antonio, Brassens, Audiard, Renaud, Jorn Riel, Colette Renard, Juliette et quantité d'autres. Je crois en cette fantaisie du mot amusant sur l'idée juste, l'ironie, la truculence, entre autres forces. Si l'on veut vraiment conter, raconter, il est impossible de ne s'en tenir qu'à la description soi-disant réaliste des faits, ennuyeuse, convenue ; le quotidien s'en charge déjà, et n'importe quelle forme d'art se doit d'être tout sauf du quotidien.



Isabelle Marsay répond au questionnaire du candide

11/06/2018 | 0
commentaire



Sophie Simon répond au questionnaire du candide

04/06/2018 | 0
commentaire

Réalisation ic-webconcept.com | Plan du



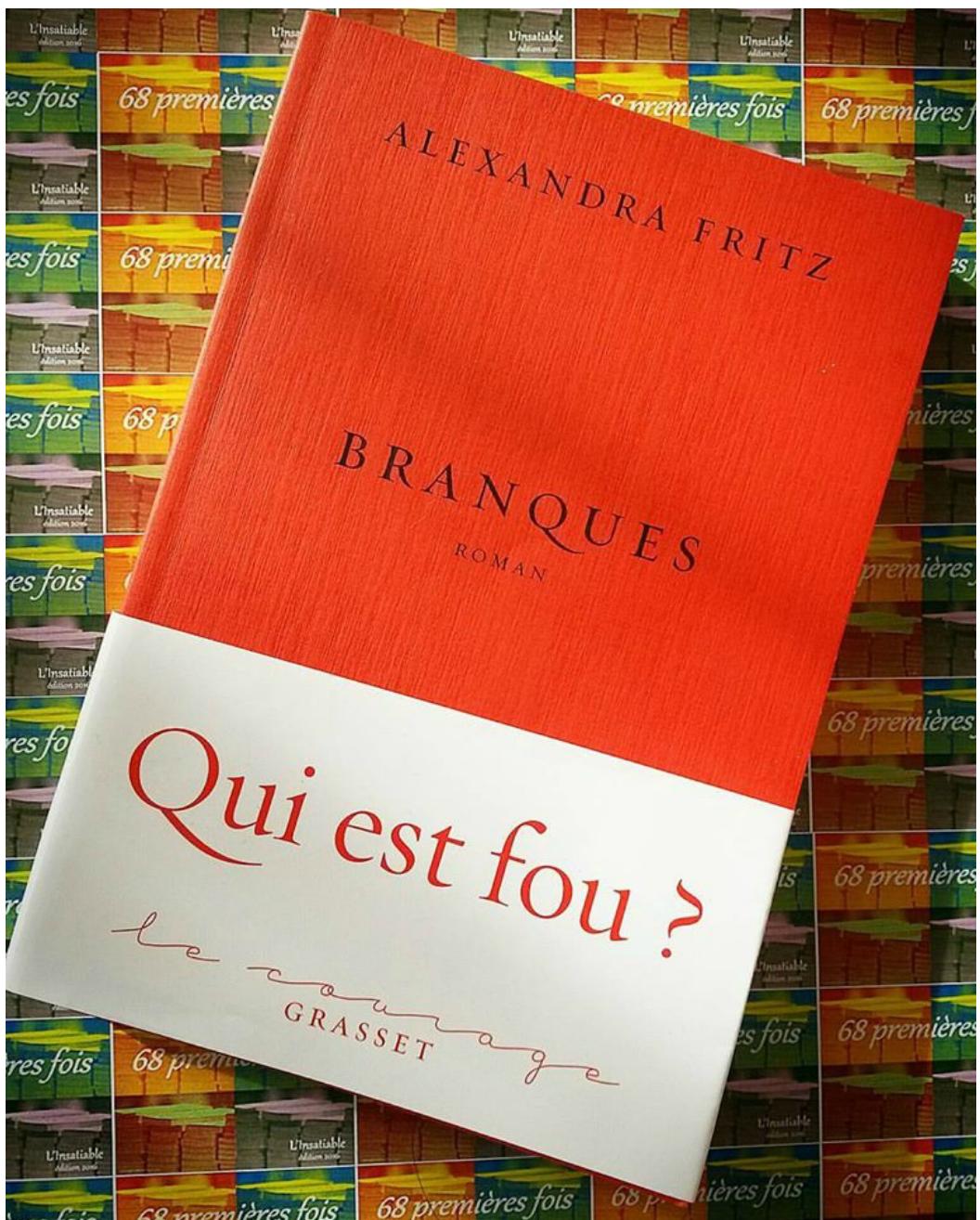
Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site. Si vous continuez à utiliser ce dernier, nous considérerons que vous acceptez l'utilisation des cookies.

[Ok](#)

Si on parlait écriture et premières fois avec Alexandra Fritz ?

Branques (<https://insatiablecharlotte.wordpress.com/2016/09/07/branques-alexandra-fritz/>) est un coup de cœur, de rein, de vie, de tripes, un roman qui sera dans mon panthéon, par sa folie et son urgence, par sa faculté à sonder le monde et l'intime.

Alexandra Fritz a accepté de répondre à mes questions, avec une passion absolue. Je me tais, ces mots sont plus importants.



(https://insatiablecharlotte.files.wordpress.com/2016/07/110240712_o.jpg)

1.Ecrire, à quoi ça sert ?

J'ai toujours pensé en inversé : vivre, à quoi ça sert sinon à écrire ? et j'ai fini par comprendre qu'il fallait d'abord accepter l'un pour parvenir à l'autre.

2.Le meilleur compagnon de l'auteur ?

L'humilité. Apprendre qu'il faut faire et refaire ce qui n'atteint personne ou au contraire ce qui sonne évident. C'est là qu'il y a un os, donc un intérêt.

3.Son pire ennemi ?

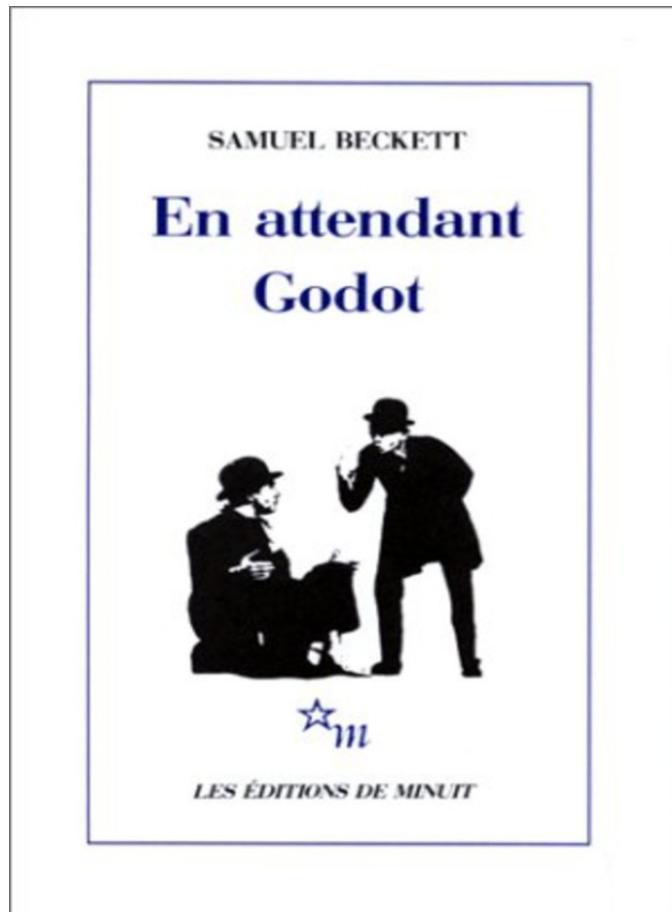
Il sont nombreux et fonctionnent en recto / verso : futilité / esprit de sérieux, entertainment / didactisme, clichotage / enfumage, mauvaise foi / naïveté, sans oublier flemme / envie pressante... Il est question d'équilibre et de passion comme dans tout travail humain.

4.Une manie d'écriture ?

L'étymologie.

5.De quoi l'écriture doit-elle sauver ? (Référence à un extrait d'Ecrire de Marguerite Duras« Se trouver dans un trou, au fond d'un trou, dans une solitude quasi totale et découvrir que seule l'écriture vous sauvera. »)

Tout est dans la question : si la littérature « doit » quelque chose, alors c'est un acte plus fort qu'une simple distraction, et le premier pas vers la forme est lancé. Si elle « peut » seulement, je crains le rôle mineur, le choix hasardeux qui ne sauvera rien du tout. Pour moi la littérature doit sauver du « méchant », du « fat », comme on disait dans une langue déjà ancienne. **Elle doit sauver du médiocre, puisqu'elle le peut.**



(https://insatiablecharlotte.files.wordpress.com/2016/07/en_attendant_godot.jpg)

6. Comment construit-on un roman ? Son point de départ : Un plan, un message à faire passer, une obsession ?

Le point de départ est le désir encore informe de dire, de laisser trace, sous cette forme plutôt qu'une autre, d'être un marqueur de son espèce à une époque, de témoigner de la capacité de création propre aux humains. Ce que j'admire par exemple chez les architectes, c'est de bâtir avec du concret, de la matière, car j'en suis foutrement incapable. Je choisis alors l'écriture comme construction artistique destinée à durer, à traverser les époques autant qu'un monument. L'écriture c'est une obsession à témoigner des obsessions constitutives du genre humain.

7. Combien de textes proposés avant ce premier roman publié ?

Je dirais 3 sortes de romans, une dizaine de nouvelles, quelques lots de formes poétiques, de courts monologues de théâtre. Tous refusés. Cela fait vingt ans que j'y travaille et rien n'est gagné.

8. Quelle sensation éprouve t on lorsqu'on a son premier roman, publié entre les mains ?

N'avoir pas vécu pour rien.

9. Définissez-vous par :

- une œuvre d'art : le film *Much ado about nothing*, tiré de la comédie de Shakespeare, réalisé par Kenneth Brannagh,
- un mot : *poiesis*

– une première fois : la première lettre non-négative d'un éditeur. En quelques lignes, Charles Dantzig cristallisait tous mes efforts en un immense espoir.



(https://insatiablecharlotte.files.wordpress.com/2016/07/much_ado_about_nothing_movie_poster.pdf)

10. Citez trois ouvrages fondateurs

L'Écume des jours, Boris Vian

En attendant Godot, Samuel Beckett

N'importe quel *San-Antonio*

11. Le dernier roman qui vous a étonné

Viviane Elisabeth Fauville de Julia Deck (Minuit)

REPORT THIS AD

IKEA

AY.

EN SAVOIR PLUS >

Créez un salon unique comme vous.

REPORT THIS AD

- **COMMENTAIRES** 2 *commentaires*
- **CATÉGORIES** ...

2 Réponses to “Si on parlait écriture et premières fois avec Alexandra Fritz ?”

Trackbacks/Pingbacks

1. [De ce pas – Caroline Broué – 68 PREMIERES FOIS](#) - 26 octobre 2016

[...] « En lisant ce premier roman, il m'a semblé voir une chorégraphie contemporaine tant la construction et la narration jouent avec les composantes essentielles de la danse. L'histoire peut en sembler banale si l'on s'en tient à son squelette : un couple, Marjorie et Paul, elle danseuse-étoile, lui photographe, qui après s'être aimés passionnément laissent les douleurs refoulées de l'enfance envahir leur « potentialité de vie ». Mais à ce squelette, Caroline Broué vient

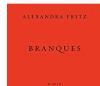
délicatement ajouter la chair, le cœur, les muscles et le sang pour offrir au lecteur un roman d'une grâce aérienne qui combine ce que la danse met en jeu : espace – temps – mouvement – corps. Espaces géographique et intérieur dans lesquels s'inscrivent les déplacements des personnages, de Phnom Penh à Montaren, petit village d'Ardèche, de l'Afrique du Sud à New-York, mais aussi l'évolution de leurs relations et de leur présence au monde. Tin à Phnom Penh avec ses parents devient Marjorie à Paris avec Paul. Jérôme s'approprie les mots et donc la vie de quelqu'un d'autre. Paul délaisse son meilleur ami avant de revenir vers lui.

Rapprochement-éloignement, fusion-séparation, isolement-attachement dessinent des courbes et des trajectoires où chacun « naît, meurt, puis renaît, chute, va de l'avant, tombe et se relève ». Les rebonds temporels ajoutent encore à « l'électricité des échanges et des existences qui se croisent ». Ce temps qui n'a pas fait tomber dans l'oubli la disparition d'un père ou sa déchéance et qui, brutalement, ramène à la conscience tous les dénis, tous les compromis, ceux que Marjorie et Paul ont voulu oublier mais qui reviennent en force au moment où ils deviennent parents à leur tour. Que vont-ils transmettre à Eléna leur fille si eux-mêmes ne sont pas en paix avec leur propre histoire, avec leur propre famille ? De ce « sans », de ce « pas », Justine, la vieille amie de Marjorie a su faire une pleine existence, une existence sans peur et qui ne craint pas de détruire pour mieux construire. Un très, très joli roman qui mérite que l'on s'y attarde et qui apporte « la douceur dans la violence du monde » – Merlieux l'enchanteur (Sophie) Et quelques chroniques sur les blogs des lecteurs : Annie :<http://tlivrestarts.over-blog.com/2016/04/de-ce-pas-de-caroline-broue-2.html> Sabine :<http://lecarrejaune.canalblog.com/archives/2016/04/27/33729433.html> Virginie :<http://www.leslecturesdumouton.com/archives/2016/08/21/34212661.html> Nicole :<http://www.motspourmots.fr/2016/03/de-ce-pas-caroline-broue.html> Joëlle :<http://leslivresdejoelle.blogspot.fr/2016/06/de-ce-pas-de-caroline-broue.html> Ainsi que l'interview d'Alexandra Fritz sur le blog de Charlotte :
[https://insatiablecharlotte.wordpress.com/2016/09/09/si-on-parlait-ecriture-et-premieres-fois-avec-a... \[...\]](https://insatiablecharlotte.wordpress.com/2016/09/09/si-on-parlait-ecriture-et-premieres-fois-avec-a...)

2. Branques – Alexandra Fritz – 68 PREMIERES FOIS - 14 novembre 2016

[...] « Déséquilibre Sur le fil. J'ai tout de suite senti que mon entrée dans ce monde de l'HP était sensible, émouvante, et dérangeante. J'ai aimé l'écriture à fleur de peau et de neurone, vraie et attachante, l'enfermement était bien transcrit, pesant, inutile, infini. Puis j'ai perdu le fil de l'émotion, les errements et hallucinations des uns et des autres ne m'ont pas intéressée vraiment, je suis repartie vers la porte de sortie, continuant à les regarder vivre et attendre un difficile progrès et une presque impossible issue. Je reste légèrement bouleversée, donc sur le fil, et je réintègre la réalité un peu folle de la vie de dehors. » – Martine Magnin Et quelques chroniques sur les blogs des lecteurs : TlivresTarts :<http://tlivrestarts.over-blog.com/2016/09/branques-d-alexandra-fritz.html> Bénédicte :

<https://lectures2benedicte.com/2016/08/06/alexandra-fritz-branques/> Eimelle :
<http://lecture-spectacle.blogspot.fr/2016/07/branques-de-alexandra-fritz.html> Albertine :
<http://albertine22.canalblog.com/archives/2016/04/20/33673582.html> Charlotte :
<https://insatiablecharlotte.wordpress.com/2016/09/07/branques-alexandra-fritz/> Ainsi que l'interview d'Alexandra Fritz sur le blog de Charlotte :
[https://insatiablecharlotte.wordpress.com/2016/09/09/si-on-parlait-ecriture-et-premieres-fois-avec-a... \[...\]](https://insatiablecharlotte.wordpress.com/2016/09/09/si-on-parlait-ecriture-et-premieres-fois-avec-a...)



Branques

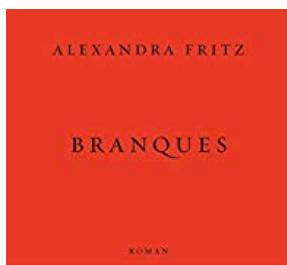
Qui est fou ?
des Branques

INFO

CRITIQUES (20)

CITATIONS (9)

FORUM



Qui est fou ?

le courage
GRASSET

AJOUTER À MES LIVRES

LIRE UN EXTRAIT

Alexandra Fritz

ISBN : 2246861659

Editeur : **GRASSET** (09/03/2016)

Note moyenne : 2.78/5 (sur 18 notes)

Résumé :

Alexe de rienalire.fr qui publie ce résumé et Alexandra Fritz sont la même femme de lettres dédiée à des activités variées autour du livre. Je suis donc l'auteur de ce premier roman paru dans la collection le Courage chez Grasset en mars 2016 (adulte), et qui connaît un bel accueil critique et public.

"Voici la chronique de deux filles et deux garçons internés dans un hôpital psychiatrique. Jeanne, qui y tient son journal, tente de comprendre son bas..."

[Voir plus](#)

 AJOUTER UNE CITATION

 AJOUTER UNE CRITIQUE

ÉTIQUETTES

AJOUTER DES ÉTIQUETTES

récits premier roman roman fiction drame maladie quotidien justice temps qui passe enfermement exclusion hôpital univers carcéral absurde philosophe hôpital psychiatrique histoire d'amour football télévision littérature française

CRITIQUES, ANALYSES ET AVIS (20) [Voir plus](#) [AJOUTER UNE CRITIQUE](#)



Albertine22 05 juin 2016



le titre de l'article pourrait sembler cliché mais il convient tout à fait à l'expérience de lecture vertigineuse qu'Alexandra Fritz nous offre ou nous "assène". Cette histoire tient plus de la grande claque dans la figure que de la caresse sur la joue procurée par un roman feel good. Elle donne la parole à quatre "branques", deux femmes et deux hommes. Ils séjournent tous dans un hôpital psychiatrique et se côtoient dans les

ACHETER CE LIVRE SUR

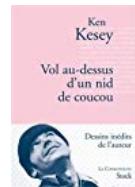


     [INTÉGRER](#)

VOUS AIMEZ CE LIVRE ? BABELIO VOUS SUGGÈRE



Un martyre dans une maison de fous.
Karl-des-Monts



Vol au-dessus d'un nid de co..
Ken Kesey



XXI N°43
Eté 2018
Revue XXI



My infinity,
tome 2 :
Forever
Marlene
Aude Pagelot



Home
David Storey



La femme
qui pleure
Viktor Lazlo

LES DERNIÈRES ACTUALITÉS

[Voir plus](#)

salles communes, les couloirs, l'atelier ou le parc. le quotidien de l'établissement médical apparaît au travers de leur vision "brouillée" par la maladie ou les médicaments. le point culminant de la journée est la rencontre avec le psychiatre. Sinon, ils "zonzonnent", entre cafés et cigarettes.

le personnage principal est sans conteste Jeanne que nous découvrons à travers son journal de bord. Celui-ci occupe une place centrale dans le livre. Autour de cette jeune femme "cabossée", ce soleil noir, gravitent Isis, Tête d'Ail et Frisco. le journal de Jeanne nous entraîne dans un tourbillon de mots, de pensées fulgurantes, de délires littéraires. Son esprit brillant explore des territoires inconnus. Il fuse, rit, dénonce, crie. Il nous interpelle et parfois nous ne comprenons pas le message. Elle se raccroche aux mots mais ceux-ci n'ont pas toujours la force nécessaire pour la maintenir dans le monde des gens "normaux".

le seul qui va pouvoir l'approcher, c'est Frisco. Les parents du jeune homme l'ont fait hospitaliser contre son gré pour soigner sa dépendance à la drogue. Il n'est que de passage et il le sait. "Sa branquardise" n'est que légère et son "bon de sortie" apparaît comme une évidence à court terme. Son arrivée amène un peu de nouveauté dans cet univers fermé, réglé comme un coucou suisse. Il sent "le dehors", la liberté et agit comme un aimant sur certains patients. Tête d'Ail est le premier à se mettre dans son sillage. Hospitalisé seulement de jour, cet homme, handicapé mental, au physique disgracieux cherche désespérément le contact mais ne rencontre que le rejet systématique. Son désir de faire l'amour se transforme en obsession. Lui aussi veut connaître le doux, le tendre, la relation avec les autres. Mais il est toujours repoussé. Ses mots, sa plainte sont frustres et pathétiques, c'est un "Quasimodo" avide d'amour, éternellement condamné à la solitude.

Isis, elle aussi, s'accroche à Frisco. Elle s'imagine même qu'une histoire d'amour pourrait naître entre eux. Cette jeune mère de famille aime se lancer dans de longs discours "philosophiques". Elle tente de restaurer de la cohérence dans son chaos mental mais les propos qu'elle tient mettent au jour les troubles dont elle souffre. L'on pressent que parmi les quatre "branques", c'est elle qui aura le plus de mal à revenir dans la "norme", le "cadre" qui autorise la sortie.

le roman d'**Alexandra Fritz** est celui des "branques", de ceux dont la perception du monde est altérée. Ils luttent, se débattent, aiment et veulent être aimés. Ils se sentent pourtant ostracisés, comme si leur difficulté à être au monde, que certains nomment trop rapidement folie les condamnaient à la solitude. Les aide-soignants, les infirmiers, les psychiatres sont à la périphérie du récit. le point de vue d'un médecin n'apparaît qu'à la fin, deux pages sur le compte-rendu d'hospitalisation de Jeanne. C'est le parti choisi par l'auteure. Je le comprends mais regrette que ces professionnels apparaissent seulement comme des silhouettes juste esquissées.

le style de l'auteure est singulier, sauvage, toujours sur le fil. Parfois le lecteur se sent perdu, égaré dans la logorrhée d'un patient et au moment où il va lâcher prise, une phrase d'une beauté et d'une sensibilité à pleurer le rattrape par le colbac.

J'ai beaucoup aimé ce roman sans apprécier pour autant le bandeau "qui est fou ?" que je juge réducteur et racoleur et unequatrième de couverture où je n'ai pas retrouvé l'histoire telle que je l'ai ressentie. Un avis encore plus enthousiaste, celui de Sabine



Rentrée littéraire 2019 : ce que lisent les libraires



A la conquête de l'Ouest avec Marion Brunet



Le royaume maudit de Nadine Ribault

LISTES AVEC CE LIVRE (1)

[Voir plus](#)



68 premières fois :
Rentrée littéraire
janvier 2016

[motspourmots](#)
23 LIVRES

LECTEURS (34)

[Voir plus](#)



Babyjenks



Tomsoluble



Paragraphe

AUTEURS PROCHES DE ALEXANDRA FRITZ



James Grady



Patricia Cornwell



Christine Arnothy

Commenter J'apprécie

0 1



Tlivrestarts 20 septembre 2016



Ce roman fait partie de la sélection des 68 premières fois

Certaines lectures se suivent et se ressemblent !

Jamais 2 sans 3, après « L'heure bleue » et « Treize », nous restons dans le domaine de la maladie mentale et de la psychiatrie.

Jamais 203, c'est aussi le numéro de la chambre de l'hôpital psychiatrique qui accueille Jeanne. C'est son 2ème séjour et ce numéro l'interpelle. Est-il l'annonce d'une rechute ultérieure ? Elle ne saurait y répondre aujourd'hui. Comme Tête d'ail (venu du Gers bien sûr !), Frisco (dealer de 25 ans en mal de voyages) et So called Isis (jeune mère d'une petite fille de 3 ans), Jeanne parle à la 1ère personne du singulier. Ces 4 personnages, 2 hommes, 2 femmes, nous font découvrir de l'intérieur la maladie mentale.

Ici, nul regard d'une jeune fille sur sa mère malade, non, le propos est tenu par les malades eux-mêmes. Malades, ils le sont plus ou moins. Frisco, par exemple, vient d'être interné parce que ses parents craignaient qu'il se mette en danger. Il leur en veut à ses parents, lui qui rêvait de voyages se retrouve emprisonné. Même pas dans une prison pour avoir été pris en flagrant délit de vente de drogue, non, enfermé à la demande de ses propres parents !

Ces 4 malades nous donnent à voir leur propre réalité. J'ai été frappée par l'importance que revêt le temps dans leur quotidien. C'est peut-être le lot de toutes les personnes hospitalisées, mais quand la maladie concerne le mental, c'est peut-être là une dimension décuplée...

La notion primordiale dans la tête de ces enfermés chroniques, c'est celle du temps. Celui qui passe, celui qu'il fait. On n'a que ça à becqueter, à longueur de chronomètre. Nuit et jour. Quand cela finira-t-il. Quand cela a-t-il commencé. Est-ce qu'il pleut. Quelle heure il est. J'ai faim. Vous attendrez votre tour. Je m'ennuie. C'est normal. Faut toujours attendre pour tout. P. 112

Alors quand la fin d'un séjour en hôpital psychiatrique devient une probabilité, le temps prend une importance toute particulière :

Lorsque l'on échoue une fois de plus à l'entretien médical, quelques minutes plus tard il n'est déjà plus question de sortir mais de l'heure du repas, ou la fatigue, entretenue par les puissants antipsychotiques, referme la brèche d'une réflexion à propos du retour au réel à peine entamée. P. 92

Bien sûr, la notion d'enfermement, d'emprisonnement, d'exclusion revient à de nombreuses reprises dans les réflexions de Jeanne, Tête d'ail, Frisco et So called Isis, qui souffrent de vivre dans un monde à part. Outre la maladie à laquelle ils sont confrontés, ils ont à surmonter le sentiment d'être seul et à trouver leurs propres armes pour lutter. Cette phrase m'a particulièrement touchée !

Un humain livré à lui-même dans l'isolement ou la consignation, dont on a ôté la part de société qu'est la marque officielle du temps illustrera son intelligence dans la création d'un système de repères de fortune, sa survie psychologique en dépend, son humanité tout entière. P. 31

Chacun, à sa manière, traduit les effets de la maladie et des traitements sur son propre psychisme, sa manière d'être, de vivre... il est troublant de lire les impressions de Jeanne !

La vie psychiatrique est une succession de faits minuscules dont les proportions ressenties dépassent la moindre évocation. Les regards paisibles y ont le plus de valeur. P. 34

Ce roman aurait pu être déchirant, mais c'était sans compter la qualité remarquable de la plume de son auteure. **Alexandra FRITZ** sait mettre une pointe d'humour sur un propos terrifiant à l'image de cette réponse faite par le monde médical quand un malade se plaint d'attendre pour tout :

Vous êtes « patient », c'est votre boulot les gars. P. 112



François Ruffin



Karl des Monts



Ken Kesey

QUIZ

[Voir plus](#)

Freud et les autres...

Combien y a-t-il de leçons sur la psychanalyse selon Freud ?

- 3
- 4
- 5
- 6

10 QUESTIONS

299 LECTEURS ONT RÉPONDU

Thèmes : **psychologie** , **psychanalyse** , **sciences humaines**

[CRÉER UN QUIZ SUR CE LIVRE](#)

La plume d'**Alexandra FRITZ** sait être poétique aussi parfois :

Ecrire sur la solitude c'est comme laisser la lumière allumée dans la pièce d'à côté. P. 28

Je tiens à souligner une originalité de ce roman. Ce n'est pas si fréquent de voir une citation ouvrir chaque chapitre. Et bien, c'est ce que fait **Alexandra FRITZ** en faisant référence à Janis Joplin, **Jean Genet**, **Charlie Chaplin**, **Antonin Artaud**, Amy Winehouse... pour ne citer qu'eux. Et alors, oh, surprise quand je retrouve Nirvana avec son « Smells like teen spirit ».

Si vous avez lu « Treize », vous vous souvenez certainement de cette chanson qui accompagne régulièrement Alice. Comme quoi, il n'y a pas de hasard dans la vie, ces 2 lectures étaient bien faites pour se suivre ! Ce roman m'a rappelé cruellement « **le scaphandre et le papillon** » de **Jean-Dominique BAUBY**, ce regard porté par un malade qui, suite à un accident vasculaire, ne peut plus manger, bouger, respirer sans assistance. Il ne peut plus compter que sur son oeil gauche pour communiquer avec son entourage. C'est bien peu quand il s'agit de faire comprendre à un agent hospitalier qu'il voudrait pouvoir regarder le match de foot jusqu'à la fin alors que la télévision et la lumière de la chambre sont éteintes sans aucune précaution particulière à la mi-temps.

Ce roman, il fait aussi un très beau pied de nez à l'actualité et à toutes les polémiques qui tournent autour de ce qui se passe sur les plages françaises. Lisez plutôt !

Comme l'autre jour, à la mer. J'y suis allée seule, sans rien. Je me serais bien baignée toute habillée, tiens. Après tout ça aurait séché. Je n'ai pas osé, va savoir, qui s'en fout sur une plage. Les gens font n'importe quoi, sauf que moi, on m'enferme, non – hos-pi-ta-li-se – à cause de ça. P. 43

Encore un très bel exemple de différence qui nous amène à méditer sur le sens que nous pouvons parfois donner au code vestimentaire. Excessif, non ?

Ce roman, c'est une lecture Coup de poing, à l'image de "Jupe et pantalon" de **Julie MOULIN** qui fait également partie de la sélection des 68 premières fois. Décidément, cette sélection est haute en émotion, je l'adore !

Lien : [HTTP://TLIVRESTARTS.OVER-BLO..](http://TLIVRESTARTS.OVER-BLO..)

Commenter J'apprécie

0 0



gromit33 05 juin 2016

J'ai eu le plaisir de recevoir ce livre dans le cadre du challenge « 68 premières fois ». Un titre étrange, « branques », une expression que j'emploie souvent et qui peut définir quelques proches de mon entourage, mais nous n'avons jamais été jusqu'à l'hospitalisation. Dans ce livre, l'auteure nous entraîne dans les murs d'un hôpital, psychiatrique ou accueil de personnes en situation de troubles. L'écriture de ce texte n'est pas linéaire et je me permettrai de dire qu'il peut être branque, une folie douce, un imbroglio où on pourrait facilement se perdre. Car nous allons découvrir les ressentis de quatre personnages qui se trouvent hospitalisées. Chacun a des raisons d'être là : SCI, so-Called Isis ou tête d'ail ou Mélanie, dans la vie plus courante est une jeune mère d'un enfant de trois ans, qui rêve d'être philosophe et explique magnifiquement le mythe de Sisyphe, avec l'aide d'Albert camus qu'elle cite de façon abondante aux autres pensionnaires de l'établissement. Il y a Jeanne, l'un des personnages les plus présents dans ce texte, qui remplit et remplit des carnets, et même quelquefois elle n'a pas assez de place et qui, elle, veut devenir écrivaine. Elle a des permissions de sortie et va s'installer dans le bar-PMU, en face de l'hôpital et va observer les

différents clients, avec un verre de limonade, un stylo et ses carnets.. Frisco, dealer qui rêve de refaire sa vie aux Etats Unis et qui est un beau jeune homme, pourquoi pas une histoire d'amour ou d'amitié avec l'une des jeunes pensionnaires. Ce premier roman-récit est un peu « branque », un sentiment étrange à la lecture car j'ai eu l'impression que cela partait dans tous les sens. Des personnages dont on essaie de comprendre leur comportement et pourquoi et comment ils ont atterri dans cet endroit, qui n'est pas clairement identifié non plus. Des références culturelles et littéraires un peu « faciles » dans ce texte, comme l'image du personnage réel **Antonin Artaud**, l'ostracisé et l'écrivain que l'on peut qualifier de branque. D'étranges prescriptions médicales, bien sûr, des médicaments qui endorment et font planer les patients mais aussi la lecture du « journal de l'intranquilité » de **Pessoa**. Des phrases m'ont marqué à la lecture : « Ah, les arts. Ils permettent d'y voir plus clairs quand on n'y voit plus rien. » « Vivre est un jeu de forces, un équilibre pire encore que l'architecture d'un échafaudage ou d'une échelle, bien que la vie nous mène de l'une à l'autre et que « je » le sache mieux que personne. » « Je ne crains personne, je ne crains qu'une chose, c'est que la vie reparte sans que je trouve la force de me tuer à nouveau » Mais tout de même un sentiment mitigé face à ce texte. de plus, récemment, j'avais lu un livre américain sur un jeune homme, de NYC, qui s'était fait interné après un burn out et qui faisait dans son texte une description sensible et touchante de son cas avec des portraits poignants des autres malades qui l'entouraient pendant son hospitalisation. Il s'agit de « tout plutôt qu'être moi » de Ned Nizzini, édité par « la belle colère » (maison d'édition au joli titre et qui édite des textes sur l'adolescence). Merci tout de même de m'avoir permis de lire ce livre et j'ai noté quelques autres titres sur ce sujet délicat dans les autres chroniques.

Commenter J'apprécie

0 1



Maminoug 29 mai 2016



Lire « Branques » d'**Alexandra Fritz** ne fut pas un plaisir, mais plutôt une douleur.

Il s'agit d'une chronique, une réflexion, profonde, l'histoire de quatre personnes, deux filles et deux garçons, internés dans un hôpital psychiatrique. Chacun à sa manière tente de comprendre, d'analyser, de disséquer ce qui a pu, un jour, les entraîner dans cette vie, différente, dépourvue de liberté.

Jeanne tient un journal, c'est l'essentiel du livre, mais d'autres voix se mêlent, celles de ses compagnons d'infortune, celles des médecins et l'on suit ce petit monde dans la lourdeur des psychotropes qui modifient le corps et l'esprit. le texte est complètement décousu, émietté, syncopé. Les mots se suivent, se bousculent, se chevauchent comme les idées de ceux qui les prononcent. C'est le fouillis sur la feuille comme dans leur tête, délirant comme leurs idées et leurs hallucinations. Ils essaient pourtant de continuer, de découvrir, de vivre, d'échapper à cet enfermement.

J'ai trouvé ce roman percutant, choquant, forcément, mais tellement juste et fort. On y entend un véritable cri de rage, une irrépressible envie de s'en sortir, on y parle de vie, de mort, d'amour. Il fait mal, très mal mais l'idée ne m'est pas venue d'en arrêter la lecture car on espère, on espère. Les personnages sont vivants, ce n'est pas de la fiction, et je ne peux imaginer que l'on puisse narrer de tels faits sans y avoir été confronté de près ou de loin.

Je crois que je n'oublierai pas "Branques" de sitôt.

Commenter J'apprécie

0 3

**hcdahlem** 02 juin 2016

Sans l'opération 68 premières fois, j'avoue que je n'aurais pas ouvert ce livre, sans doute un peu effrayé par le sujet, la chronique d'un hôpital psychiatrique vu du côté des internés. Ma dernière « visite » de ce genre d'établissement remonte au best-seller de **Ken Kesey**, *Vol au-dessus d'un nid de coucou* et à l'essai de **Michel Foucault**, *Histoire de la folie à l'âge classique*. Un auteur qu'**Alexandra Fritz** a du reste choisi de mettre en exergue de ce premier roman, en une sorte de manifeste qui se propose de nous livrer un texte « à la fois bataille et arme, stratégie et choc, lutte et trophée ou blessure, conjectures et vestiges, rencontre irrégulière et scène répétable. »

Objectif atteint ! Les quatre pensionnaires que l'on suit dans ce roman et qui répondent au doux nom Jeanne, Tête d'ail, So-called Isis (SCI) et Frisco vont nous émouvoir et nous révolter, remettre en cause nos certitudes et nous pousser à la réflexion sur la frontière qui peut être très ténue entre la raison et la folie.

Alexandra Fritz remet très vite les coucous à l'heure, si je puis dire : «Une fois cataloguée dingue de service, je n'ai plus aucune chance de vivre à la même hauteur que les autres, certainement aussi fous ou plus dangereux, mais pas attrapés par les blouses blanches».

Des quatre destins qui nous sont détaillés ici, celui de Jeanne occupe pratiquement la moitié du livre. Dans son journal, le quotidien entre les quatre murs de l'hôpital est décrit avec une précision. À la fois observatrice de cet univers carcéral aliénant et actrice d'un scénario qui a fait de sa vie un drame permanent.

Frisco, Tête d'ail et SCI ne sont pas mieux lotis, apportant «la preuve vivante qu'on peut avoir tout donné, plus rien à espérer et quand même tout à craindre et continuer à se faire chier la vie à parler pendant des heures, à essayer de siffler juste et à boire de l'eau dans un parc à la con qu'on peut arpenter que de là et là et de tant à tant et vous allez vous en sortir, vous n'êtes pas anormale».

Dans une langue syncopée, travaillée pour rendre au mieux ce qui se joue dans les têtes des protagonistes, **Alexandra Fritz** déroutera sans doute plus d'un lecteur. Il ravira en revanche les amateurs de hard rock et de **poésie**, quelque part entre Janis Joplin et **Arthur Rimbaud**, cerveaux illuminés avant de sombrer.

C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !
Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'Infini terrible effara ton oeil bleu !

Lien : [HTTPS://COLLECTIONDELIVRES.W..](https://collectiondelivres.w..)

[Commenter](#) [J'apprécie](#)[0](#) [3](#)**CITATIONS ET EXTRAITS (9)** [Voir plus](#)[AJOUTER UNE CITATION](#)**CelineArthemiss** 26 avril 2016

Je ne crains personne, je ne crains qu'une chose, c'est que la vie reparte sans que je trouve la force de me tuer à nouveau.

[Commenter](#) [J'apprécie](#)[0](#) [8](#)**jg69** 23 mai 2016

Personne ne m'attend nulle part, parce que ma mère ça ne compte pas, c'est connu, c'est quand elles partent qu'elles nous manquent , dans la

vie elles nous empoisonnent à nous demander des comptes même sans rien dire.

Commenter J'apprécie

0 3

CelineArthemiss 26 avril 2016



Chercher la beauté du monde là où il est impossible de l'oublier.

Commenter J'apprécie

0 6

hcdahlem 02 juin 2016



Comme tant de rescapés de camps l'ont rapporté il est indienencible

Rejoignez Babelio pour découvrir vos prochaines lectures

CONNEXION AVEC

Inscription Classique

numain livre a lui-même dans l'isolement ou la consignation, dont on a ôté la part de société qu'est la marque officielle du temps illustrera son intelligence dans la création d'un système de repères de fortune, sa survie psychologique en dépend, son humanité tout entière.

Commenter J'apprécie

0 0

jg69 23 mai 2016



Alourdie, fatiguée, c'est moi, cette grosse dondon, look sac-poubelle, allure parpaing.

Commenter J'apprécie

0 2

VIDEO DE ALEXANDRA FRITZ (1) [Voir plus](#)

[AJOUTER UNE VIDÉO](#)

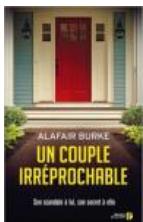


Alexandra Fritz - Branques .Alexandra Fritz vous présente son ouvrage "Branques" aux éditions Grasset. Retrouvez le livre : <http://www.mollat.com/livres/fritz-alexandra-branques-9782246861652.html> Visitez le site : <http://www.mollat.com/> Suivez la librairie mollat sur les réseaux sociaux : Facebook : <https://www.facebook.com/Librairie.mollat?ref=ts> Twitter : <https://twitter.com/LibrairieMollat> Instagram : https://instagram.com/librairie_mollat/

Dailymotion : http://www.dailymotion.com/user/Librairie_Mollat/ Vimeo : <https://vimeo.com/mollat>

[+ LIRE LA SUITE](#)

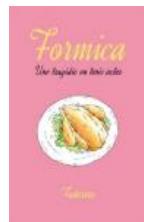
LIVRES LES PLUS POPULAIRES DE LA SEMAINE [Voir plus](#)



Un couple irréprochable
Alafair Burke



Le château des animaux,
tome 1 : Miss Bengalore
Xavier Dorison



Formica : Une
tragédie en
trois actes
Fabcaro



Les 7 vies de
Léo Belami
Nataël Trapp



Les quatre
coins du
cœur
Françoise Sagan

NAVIGATION

[Aide](#)
[Contact](#)
[Blog](#)
[Défi Babelio](#)

[Publicité](#)
[Babelthèque](#)
[A propos](#)
[Listes de films](#)

SUIVEZ-NOUS



[RETOUR EN HAUT DE PAGE](#) 

© BABELIO - 2007 - 2018

Les cookies assurent le bon fonctionnement de Babelio. En poursuivant la navigation vous en acceptez le fonctionnement [OK](#) [En savoir plus](#)

...

Rechercher**TAGS**

Ados Albums pour petits curieux Atelier d'écriture **BD** Bonheur Bricolage Carte Postale **Cœur** DVD Déception Ecrire Emmanuelle Pagano

Emotion En librairie En poche Enfance **Ils disent** Ils sont enfin sortis de ma LAL Instagram **Je conseille vivement** Lectures de **PAL** **Musique** Noël

Objectif Pal 2014 Piochés en bibliothèque Printemps des Poètes Rencontres Rentrée littéraire 2016 Sur ma liseuse Tu

CRITIQUES, RENCONTRES ET BAVARDAGES

Babélio
Biblioblog
Blogoclub
Le Grand R
Le printemps des poètes
Lecture/Ecriture
Page des libraires
Poezibao
Remue.net

DES AUTEURS ET DES BLOGS

Aliette Armel
Anne-Véronique Herter
Bastien Vivès
Catherine Leblanc
Emmanuelle Pagano
Fausses jumelles
Françoise Guérin
Frédérique Martin
Georges Flipo
Guy Delisle
Hervé Tullet
Martin Page
Maud Lethielleux
Nicole Giroud
Sébastien Fritsch
Thomas Vinau

LIENS : JE VOUS LIS...

Alice*
Anne* (en sommeil)
Annie* (en sommeil)
Bel Gazou*
Céline

Un véritable plaidoyer à vivre follement pour Sabine enthousiaste - Une écriture et une construction littéraires intéressantes pour Cécile - "Parfois le lecteur se sent perdu, égaré dans la logorrhée d'un patient et au moment où il va lâcher prise, une phrase d'une beauté et d'une sensibilité à pleurer le rattrape par le colbac." pour Albertine - "Mais ces trois là, entraînant dans leurs déraison, sont follement lucides"... Anita - Une lecture peu commune et un bon premier roman pour Nathalie - "Choc frontal pour ce premier roman court, intense, serré, parfois trop..." pour Catherine - Nadine s'est ennuyée - Virginie n'a pas du tout accroché - Décousu mais très fort pour Joelle - Geneviève n'est pas prête d'oublier **Branques** - Un livre pas fait pour Anne !

Posté par Antigone1 à 18:08 - Lectures - 2016 - Commentaires [4] - Permalien [#]

Tags : 68 premières fois, Alexandra Fritz, Grasset, Sorties Printemps 2016

Tweet

Enregistrer

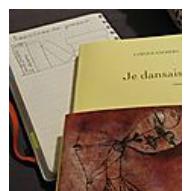


J'ai aimé ce livre, un peu, beaucoup... ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ 1 vote

« Un dimanche de fête des mères

Dimanche »

Vous aimerez peut-être :



a Les mains lâchées,

Lucie ou la vocation,

Je dansais, carole

PrevNext

Commentaires sur Branques, Alexandra Fritz

Typiquement le genre de texte où il faut se faire sa propre idée .. mais je ne suis pas pressée.

Posté par aifelle1, jeudi 02 juin 2016 | Recommander | Répondre



Aifelle : oui tout à fait !! 😊 Je suis un peu passée à côté je pense.

Posté par Antigone1, vendredi 03 juin 2016 | Recommander | Répondre



J'espère réussir à rentrer dans ce genre d'histoire, ça passe ou ça casse...

Posté par Noukette, jeudi 02 juin 2016 | Recommander | Répondre



Exactement Noukette ! 😊

Posté par Antigone1, vendredi 03 juin 2016 | Recommander | Répondre

NOUVEAU COMMENTAIRE

Annuler la réponse

 Entrez votre commentaire

Recevoir un email lorsqu'un commentaire est publié sur ce message.

Publier

Musique

Paroles - poésies et citations

Photos : par chez moi...ou ailleurs !

Pour les enfants...

Rencontres, papotages, actualité

Stats et fourre-tout pratique

Swaps, échanges, univers bloguesques, jeux

Tweet

**DERNIERS MESSAGES**

Changement de blog

Rentrée littéraire 2017 et changement de blog

Vernon Subutex 1, Virginie Despentes

L'ancre des rêves, Gaëlle Nohant ~ objectif pal d'août

Perfect places

En voiture, Simone !, Aurélie Valognes

Roland est mort, Nicolas Robin

Objectif Pal de juillet

La fiancée du facteur, Denis Theriault

Le camion qui livre ~ Le livre de poche

La vierge en bleu, Tracy Chevalier ~ Objectif Pal de juillet

Vacances

Un été à quatre mains, Gaëlle Josse

Emotion

Lux, Maud Mayeras

DERNIERS COMMENTAIRES

Hello. And Bye. **sur** Eux, c'est nous

Hello. And Bye. **sur** Eux, c'est nous

En pleine découverte de ce texte, beau et **sur** L'Absence d'oiseaux d'eau, Emmanuelle Pagano

Après avoir lu "La Révolte", que j'ai beaucoup **sur** Le roi disait que j'étais diable, Clara Dupont-Monod

superbe. Moi je me souviens de "L'enfant de **sur** Objectif Pal de juillet... Partir, Tahar Ben Jelloun

Je viens de le lire, il m'a beaucoup plu cet **sur** La Guerre de Catherine, Julia Billet et Claire Fauvel

moi j'aime le feel good !!!! lu ce week-end et **sur** Le reste de leur vie, Jean-Paul Didierlaurent

Amours et paradoxes: je viens de le terminer, et **sur** Nos séparations, David Foenkinos

Essai **sur** Conception, Chase Novak

Coucou, Je viens de lire ce roman. J'avais hâte **sur** Conception, Chase Novak

STEPHIE



L'HISTOIRE DU PETIT POIS ... AGNÈS



LETTRES EXPRES - KATHEL

